

VENDREDI 8 JUILLET 2011

LE DEVOIR.com

Libre de penser

[Accueil](#) > [Culture](#) > [Livres](#) > **Les petites marées**

Les petites marées

France Daigle tient son pari de faire pleinement exister ses personnages et de les rendre aussi attachants et aussi vrais que possible

16 novembre 2002 Livres

La simplicité dans un roman est toujours trompeuse. Par sa nature même, le roman tend à compliquer les choses, à brouiller les cartes, à transformer la vérité en mensonge, et inversement. C'est là une idée que les défenseurs du genre romanesque, de Milan Kundera à Lakis Proguidis, ne se lassent pas de répéter. Mais le monde contemporain, peut-être parce qu'il se présente à nous sous la forme d'un épais brouillard, est déjà passablement complexe. D'où l'émergence d'écritures qui procèdent par soustraction et qu'on range par commodité sous l'étiquette «romans minimalistes». Aujourd'hui, les espaces intimes, les héros de l'ordinaire et l'ironie subtile du narrateur remplacent l'effet «grandes marées» des romans à large déploiement. La Salle de bain (de Jean-Philippe Toussaint) plutôt que Guerre et Paix, si on veut aller vite.

Le paradoxe, c'est qu'un roman où il ne se passe rien d'extraordinaire est souvent infiniment plus complexe que les bonnes vieilles histoires construites sur le modèle de Balzac et de Dickens. J'ajouterais même que dans la littérature actuelle (sauf quelques exceptions géniales, comme celle de Philip Roth), les romans les plus riches sont le plus souvent ceux qui relèvent le défi de raconter une histoire où il se passe trois fois rien. Les personnages, aux prises avec le désordre et la vacuité des choses, posent alors les questions les plus inattendues, d'une simplicité confondante.

L'une des belles réussites de la saison appartient à cet art faussement naïf des «petites marées». Il s'agit du roman de l'Acadienne France Daigle, intitulé sobrement Petites difficultés d'existence. Au Québec, on la connaît surtout depuis son dernier roman, Un fin passage (Boréal, 2001). Certains s'étonneront du retard avec lequel cette écrivaine, qui en est aujourd'hui à son onzième titre, reçoit l'attention qui lui est due. Est-ce parce qu'elle publiait auparavant à Moncton, loin du champ littéraire québécois? C'est possible. Mais c'est peut-être aussi que ses premières oeuvres, tentées par tous les styles avec un bonheur inégal, avaient de quoi déconcerter la critique.

Petites difficultés d'existence relève du genre dans lequel elle excelle par-dessus tout, celui du portrait d'individus saisis dans le vif de leur quotidien. On y retrouve le plaisir malicieux de jouer avec la structure du récit, comme c'était le cas dans Un fin passage, construit sous la forme d'un collage de petits récits. On y retrouve surtout le couple formé par Terry et Carmen, qui attend son deuxième enfant. Nous sommes à Moncton, où nous faisons la connaissance de Zed, l'ami artiste de Terry, et de quelques autres figures du coin qui travaillent à rénover un édifice pour en faire des lofts. Se joint à eux un couple new-yorkais qui décide, allez savoir pourquoi, de venir s'installer à Moncton après avoir fondé aux États-Unis un mouvement artistique, le Prison Art.

Une douce ironie

L'intrigue importe assez peu dans ce roman tout en demi-teintes. Ce sont deux éléments formels qui font ici le charme de l'écriture de France Daigle: d'une part, la douce ironie qui traverse les portraits et les dialogues pleins de sous-entendus et d'esprit, et, d'autre part, la structure originale du récit, inspirée du yi king. En effet, entre les couches (en coton, s'il vous plaît, écologie oblige) et les repas, Terry joue beaucoup au yi king. Pour ceux qui ne connaissent pas cet art divinatoire d'origine chinoise, que l'on dit beaucoup plus subtil que l'horoscope occidental, rappelons-en le principe: un,

vous formulez une question (une vraie); deux, à l'aide de baguettes, de billes ou de pièces que vous jetez six fois de suite, vous obtenez un chiffre qui correspond à un type de ligne; trois, vous tracez ainsi les lignes pleines ou brisées de l'un des 64 hexagrammes qui composent le livre du yi king; quatre, vous méditez sur la réponse. C'est ce que fait régulièrement Terry, passionné du yi king au point de passer pour un intellectuel auprès des siens. Un intellectuel, dites-vous?

— «C'est quoi un intellectuel, vraiment?

— Ben, ça serait quelqu'un qui pense beaucoup, pis qu'y le laisse à saouère.»

Cette réponse n'éclaira pas beaucoup Carmen.

— «Nomme-z-en ouèreÉ

— Ben, je sais pas moiÉ Je croirais qu'Hermé en serait un.

— É

— É

— Dirais-tu que Pete Melanson en est un?

— Pete Melanson? En tout cas, y voudrait en être un, ça c'est sûr.

— É

— É »

Les points de suspension sont importants dans l'art romanesque de France Daigle. Par ces nombreux silences soulignés dans le texte, on entend les personnages réfléchir et on les voit comme interdits devant la question qui leur est posée ou qu'ils se posent à eux-mêmes.

Si Terry consulte aussi souvent l'oracle, c'est bien sûr parce qu'il y croit un peu. Mais c'est aussi parce que la sibylle ou la pythie a pour première fonction de renvoyer le personnage à son propre langage mental pour ensuite délivrer la parole. Il s'agit moins ici d'un acte de foi ou d'une preuve de crédulité que d'un accès au dialogue (avec les autres, mais surtout avec soi-même). Les personnages parlent, se parlent, se voient en train de parler et de douter des mots qu'ils utilisent.

Ce questionnement devient d'autant plus inquiétant que nous sommes ici au coeur de l'Acadie, là où on parle chiac. Les mots ne sont pas seulement une affaire individuelle, de l'ordre du «connais-toi toi-même». Ils débouchent sur une interrogation collective, comme en témoigne le malaise de Carmen lorsqu'elle demande s'ils ne devraient pas faire un

effort, Terry et elle, pour ne pas trop parler chiac devant leurs enfants:

— «Je croyais que t'aimais mon chiac? C'est une des premières affaires que tu m'as dit quante tu m'as rencontré.

— Ben, je l'aimais aussi. Je dis juste qu'asteure c'est pas pareil.»

Terry monta aux barricades.

— «O.K., si on connaît les mots, là ça se comprend. Disons que je minderais pas de dire poêlonne à la place de frying pan. Ben quoi c'qu'arrive quante tu connais pas les mots? Comme ball bearing? Ou steering wheel en français?»

Carmen ne voulait pas perdre patience, mais elle sentait qu'il était temps de crever l'abcès.

— «Je sais peut-être, ben quand même-ti, c'est pas un mot que je userais au garage. Ça dépend à qui c'que tu parles.»

Carmen fut piquée.

— «Comme là! Le mot userais! T'aurais pu dire de quoi d'autre! T'aurais pu dire "utiliserais"! C'est ça que je veux dire! On dirait que tu fais par exprès!

— É

— Ou en tout cas, tu te forces pas.

— É

— Tu parlais mieux que ça en France.

— Ben là, c'est pas pareil. Y nous connaissent pas. Pis je parlais moins.

— É

— Pis anyways, depuis quand c'est qu'y faut qu'on se force pour parler notre langue? Je veux dire, c'est notre langue. On peut-ti pas la parler comme qu'on veut?

— É

— Je veux dire, c'est-ti actually de quoi qu'y faut qu'on s'occupe de?»

Amour, amour

Bon prince, Terry ira s'acheter quelques dictionnaires par amour pour Carmen. Il l'aime beaucoup, en effet; il lui dit même qu'il a «décidé de [l]'aimer à mort». Mais peut-on «décider» d'aimer quelqu'un?, se demande Carmen. Elle se laisse convaincre et, nous aussi, on finit par y croire. Par petites touches, attentive à leurs paroles comme à leurs silences, France Daigle tient son pari de faire pleinement exister ses personnages et de les rendre aussi attachants et aussi vrais que possible. Quant au yi king, Terry s'aperçoit à la fin qu'il a joué durant tout ce temps avec une bille en trop et que toute la base du jeu était «off du commencement». Peut-être est-ce au prix de cette erreur, de ce soupçon retrouvé, que l'art divinatoire reste soluble dans l'art du roman.

Haut de la page

